

Préface à l'édition française

Il est largement question de la France dans ce livre, ce qui me facilite la tâche pour écrire cette brève préface. Depuis qu'il est paru, il y a dix ans, bien des thèmes touchant au « French Modern » ont été approfondis et ce serait folie que de tenter de reprendre toute cette littérature¹. On pourra simplement remarquer que l'une des conclusions du *Moteur humain* s'est trouvée confirmée : parmi les spécialistes de l'économie mondialisée, il existe actuellement un large consensus sur le fait que la constellation fordiste classique, faite de croissance, de prospérité et d'équité sociale, a atteint ses ultimes limites à la fin du xx^e siècle, ce qui force le capital à adopter de nouvelles stratégies de production et de distribution, plus souples et tenant davantage compte du consommateur².

Les modèles tayloriste et fordiste, qui datent d'avant et immédiatement après la Première Guerre mondiale, soumettaient le corps à des règles fixes, décourageaient la solidarité entre travailleurs, suscitaient la loyauté envers l'entreprise et, par-dessus tout, standardisaient production et consommation. À l'ère post-fordiste, l'innovation consiste à assouplir la production, à diminuer les stocks et à trouver des niches de marché. Au lieu d'un contrôle « scientifique » vertical sur une force de travail non spécialisée enfoncée dans la routine, les experts en « management » et les intellectuels des grandes entreprises recherchent

plutôt des travailleurs bien formés, bien éduqués, capables de collaborer avec leurs supérieurs et leurs subordonnés. Il y a plus de dix ans, le *Wall Street Journal* critiquait le vieux modèle d'organisation où le management se méfie de l'autonomie des ouvriers, leur assigne des tâches répétitives et ennuyeuses, bride la créativité et finit par créer une usine peu faite pour les «travailleurs instruits d'esprit indépendant»³. La nouvelle économie, d'après l'article, devait favoriser une stratégie souple envers le travail et le temps de travail ; les normes syndicales, la mentalité oppositionnelle devaient être abandonnées au profit d'une coopération fondée sur le savoir, d'un partage des profits, d'un partage du travail, d'horaires flexibles et de stimulations financières à l'innovation. Si l'on suit les manuels de management, l'ouvrier discipliné par des règles a fait place à l'idéal d'une «force de travail souple, motivée et en état de formation permanente»⁴. Les nouveaux lieux de travail sont, au moins en théorie, régis par des notions comme «démocratie» et «communication» qui ont remplacé la hiérarchie et la discipline. En dehors même de la culture d'entreprise, on peut trouver ce genre d'anarcho-capitalisme dans un manifeste de Kevin Kelly, gourou de la technologie, pour qui le socialisme, l'écologie sérieuse et les premières expériences d'intelligence artificielle ont toutes été entravées par l'approche obsolète et verticale des ingénieurs⁵.

S'agit-il donc de la fin de la «disciplinarité»? À certains égards, on peut le penser, puisque la société du XIX^e siècle et du début du XX^e, «centrée sur le travail», était un phénomène largement dépendant de la métaphore du moteur humain. Dans la mesure où cette métaphore a commencé à perdre de son sens, l'accent mis sur la discipline du travail a lui aussi commencé à faiblir. Mais, par d'autres côtés, le travailleur d'aujourd'hui peut se trouver plus discipliné et plus

surmené que ses prédécesseurs, comme l'a montré Juliet Schor dans un livre important, *The Overworked American*⁶. La surveillance permanente a fait place à une nouvelle forme de «discipline» sur les lieux de travail ; et la discipline est beaucoup plus intense et internalisée quand elle est imposée par l'insécurité. Ce qui a changé, c'est que le corps n'occupe plus la même place dans l'économie métaphorique du travail. Avec l'éclipse progressive de la métaphore du moteur humain, le modèle de société «centrée sur le travail» a perdu beaucoup de son sens.

La disparition du vieil idéal disciplinaire fordiste est sans doute l'un des traits les plus marquants du nouveau productivisme post-fordiste. Parallèlement aux grands bouleversements du travail industriel et post-industriel, une crise profonde s'est produite dans les métaphores qui cadrent et représentent la nature même de ce que nous appelons travail. Une nouvelle image émerge pour la symbiose corps/machine, image que l'historien Bruce Mazlish a appelée la «quatrième discontinuité» – allusion aux trois grandes illusions de discontinuité décrites par Freud, homme et cosmos (Galilée), homme et animal (Darwin), homme et nature (Freud). La domination de l'homme sur les machines ne pouvant plus être considérée comme un acquis, Mazlish peut écrire avec enthousiasme que, comme l'automate du XVIII^e siècle posait la question de la vie, le nouvel automate [l'ordinateur] «reprenant avec force le débat sur l'homme et la machine et évoquant devant nous le spectre d'une "nouvelle espèce" qui ne sera peut-être pas au service des humains mais qui les remplacera, tels que nous les avons connus jusqu'ici»⁷.

J'ai cherché à montrer dans ce livre que la métaphore de l'homme-machine ou du moteur humain est aussi importante dans la transformation du travail à l'époque moderne que les machines et les processus industriels eux-mêmes. Historiquement, on peut distinguer dans

cette métaphore trois époques successives : « mimétique », « transcendantale » et « informatique ». De bons exemples de la technologie mimétique sont fournis par les automates construits au XVIII^e siècle par les grands horlogers, le « Canard déféquant » de Vaucanson ou le « Garçon écrivant » de Droz⁸. Le matérialisme transcendantal de la révolution industrielle est illustré par les moteurs (*Kraftmaschine*) qui convertissent l'énergie en mouvement : la machine à vapeur, l'automobile et le travailleur selon Taylor. La métaphore informatique d'aujourd'hui, fondée sur les nouvelles « machines humaines », les ordinateurs, s'exprime au mieux en termes d'« intelligence artificielle », de mondes micro-informatiques ou d'« organismes digitaux » dans une vie artificielle⁹.

Dans *Le Moteur humain*, mon but a été de documenter les tournants de cette métaphore – ou « super-paradigme » – qui a servi aux hommes et aux femmes du XIX^e siècle à négocier la séparation entre l'artificiel et le naturel et à faire émerger des notions de grande importance sur la biopolitique du travail. Les automates du XVIII^e siècle n'étaient pas à proprement parler des machines, même si d'un point de vue scientifique ils produisaient du « travail ». Doués d'une « force » fournie par leurs créateurs, ils étaient destinés au divertissement et à l'illustration de certains principes de physiologie¹⁰. Le productivisme de la révolution industrielle reposait sur une représentation tout à fait différente de la « force », qui rejetait le mouvement perpétuel au royaume des phantasmes. Cette conception impliquait que le lien entre la société humaine et la nature repose sur la conversion de toutes les activités productives, que ce soient celles du corps, de la technologie ou du monde naturel. La découverte des principes de la thermodynamique allait entraîner un nouvel « imaginaire social » intégrant une métaphore du moteur entièrement nouvelle. Pour ses